

VALAIS La manifestation d'art a ouvert ses portes, de Tourtemagne à Mauvoisin en passant par Sion et Fully. Visite.

Le Valais à l'heure triennale

SAMUEL SCHELLENBERG

Voir. Triennale du Valais, jusqu'au 31 août, tous les jours 11h-18h (Musée d'art de Sion: fermé le lundi), triennale2014.ch

En Valais, l'art contemporain est de moins en moins un gros mot, alors que le programme muséal de la région semblait longtemps se limiter aux propositions blockbuster et impressionnistes de la Fondation Gianadda. Une ouverture aux créations d'aujourd'hui que souligne la Triennale d'art, dont la troisième édition a ouvert ses portes samedi dernier. Un événement porté par quatorze institutions de la région, favorables à l'art du présent et réunies au sein de la faïtière Label'Art, comme la Ferme asile à Sion, la Fondation Louis Moret ou le Manoir à Martigny, ou encore l'Ecole cantonale d'art du Valais (ECAV).

Tous ces partenaires participent donc logiquement à l'aventure, même si c'est un peu par la bande: au centre de la manifestation se trouvent les quatre expositions présentées à Tourtemagne, Sion, Fully et Mauvoisin. Des accrochages confiés à plusieurs commissaires invités, pour un événement sans doute un brin trop inégal et hétéroclite pour être complètement convainquant. Mais qui n'en réserve pas moins de nombreuses découvertes d'excellente tenue.

VILLAGE FANTÔME

Le parcours débute à Tourtemagne, pour une exposition multisites curatée par l'artiste Heinrich Gartner, «In einer anderen Welt». Situé dans le district de Loèche, le village fêta ses 800 ans en 2010 et se prête plutôt bien à l'exercice: pour cause de fermeture de l'aérodrome militaire local, nombre d'habitants ont quitté les lieux. Or leurs maisons, plus ou moins abandonnées, sont autant d'écrans potentiels pour les propositions artistiques au programme, toujours respectueuses.

Parfois un peu trop, d'ailleurs: cette première étape aurait mérité quelques prises de position plus marquées, prenant exemple sur l'énorme *Dort ist ein Mann* (là, il y a un homme) écrit sur la piste d'atterrissage – une œuvre de Sabine Zaalene qui fait référence à l'autre nom du village, Dortmund, et au seul homme resté sur place lors d'une épidémie de peste. Joëlle Allet va elle aussi dans la bonne direction: elle orchestre le crash d'un grand avion en papier sur le toit d'une grange (*Paperplane*). Quant au très délabré Hôtel Poste, qui aura 400 ans en 2017 et dans lequel se rendaient volontiers les officiers en permission, il accueille plusieurs œuvres à débiter au fil des recoins, qui font souvent référence aux légendes locales.

À Sion, les expositions rassemblées sous le titre «Entre quatre murs» sont curatées par la directrice du Musée d'art de



Thoune Helen Hirsch. La première halte a lieu à l'Ancien pénitencier: il accueille en particulier Pierre Vadi, qui s'en sort plutôt bien dans un espace réputé compliqué, pour ne pas dire impossible. Très bonne idée par exemple de laisser la seule lumière extérieure éclairer les lieux, entre cellules repeintes dans des tonalités douces, sculptures diverses et invités de marque, comme Robert Morris. Au dernier étage, l'artiste turque Nilbar Güres évoque par la vidéo et l'installation les enjeux de communication du village kurde de son père.

Après le passage par une ancienne loge d'accueil revisitée par Maria Ceppi – elle y enregistrera les souvenirs des voisins, au fil des semaines –, on rejoint la maison annexe et le travail de Julian Charrière. Le jeune artiste propose une vidéo dans laquelle on pense découvrir des paysages alpins enneigés (*Panoramen*, 2011), avant de réaliser qu'il n'en est rien: les reliefs sont ceux d'un tas de terre saupoudré de farine, sur un chantier berlinois. A côté, Julian Charrière redessine la géographie mondiale en oblitérant des globes terrestres, présentés dans des vitrines rappelant celles des musées d'ethnographie.

Au Musée d'art de Sion, le couple Dagmar Keller & Martin Wittwer s'est penché sur les moments de transition que représentent les parcours en transports publics, en l'occurrence dans la banlieue parisienne. Quant au collectif cubain Los Carpinteros, il revisite par la vidéo le mythe de Sisyphe, vécu par une figure emmitoufflée sur un sommet pyrénéen. Plus haut dans le musée, l'exposition «Métamorphisme»

répond aux passions géologiques de Julian Charrière avec une sélection d'œuvres issues des collections ou de prêts de particuliers (Latifa Echakhch, Yann Gross, Anne Blanchet, etc.).

«Currents, Curtains, Code», à la Belle Usine de Fully, propose la plus aboutie et cohérente des expositions collectives de la Triennale – elle est commissionnée par Raffael Dörig, directeur du Kunsthaus de Langenthal. Autour des deux fonctions de l'édifice, à la fois centrale hydroélectrique partiellement en activité et théâtre, les artistes parlent énergie, mais aussi communication, transformation, capitalisme ou arts de la scène.

MAINMISE INFORMATIQUE

Un mix qu'on retrouve par exemple chez Alexandre Joly, qui occupe brillamment l'espace central du bâtiment en faisant tourner un gigantesque double rideau bleu. Hervé Graumann réduit pour sa part le système binaire des ordinateurs à une histoire d'ampoules à incandescence. Alors que le duo Christina Hemauer et Roman Keller raconte par la vidéo une tentative avortée de jet d'eau kilométrique (ou presque), à réaliser grâce au détournement partiel de l'eau des conduites forcées.

Quant au Néerlandais Niko Princen, il met en place un univers de bureau sur fond de musique qu'on reconnaît sans réussir à l'identifier: c'est celle des répondeurs du système téléphonique Cisco, employé par de nombreuses entreprises. Tout l'aménagement raconte la mainmise des géants de l'informatique sur notre

quotidien, et nous prend discrètement en photo – une image qui surgit ensuite sur le fil Tweeter de l'artiste, @nikoprincen.

Très belle formellement, la dernière étape de la Triennale se présente en deux volets, autour du travail photographique du plasticien belge Geert Goiris. A voir sur le couronnement du barrage de Mauvoisin et au Musée de Bagnes, au Châble, «Prolifération» et «Dernière Vallée» sont curatées par les codirecteurs du Centre culturel suisse de Paris, Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser. Dans ce lieu majestueux qu'est Mauvoisin, deuxième plus grand barrage de type «voûte» au monde, l'artiste propose une série d'images réalisées pour la plupart dans les environs. La menace du géant de béton est omniprésente, tout comme la beauté versatile des lieux. Au Châble, les images font le tour du monde, de l'Antarctique à l'Ecole de photo de Vevey en passant par Los Angeles, sans jamais offrir des points de référence géographiques évidents. Une conclusion ouverte sur l'ailleurs: préfigure-t-elle la Triennale 2017?

Mais aussi

Au-delà des quatre sites principaux, la Triennale 2014 se déploie aussi dans quatorze institutions partenaires, qui proposent des expositions parallèles (on vérifiera les dates d'ouverture avant de s'y rendre, certaines n'ayant qu'une durée limitée). Et ceci de la Galerie du Crochetan à Monthey, où Olivier Estoppey rebondit sur son œuvre monumentale de Bex & Arts, au Kunstverein Oberwallis de Brig, qui montre Daniel Bräg, en passant par la Fondation Louis Moret de Martigny – l'enfant du pays Valentin Carron est à l'honneur –, le Manoir de la même ville, où Fabrice Gigy est accompagné d'Anaïs Defago, Marine Jüli et Agnès Ferla, ou l'espace sierrois MAXXX – on y découvre les Italiens Râ di Martino et Alessandro Quaranta.

Quant à la Ferme Asile de Sion, elle expose collectif fact, également présenté sur la place Maurice Zermatten avec une installation in situ. L'Epac de Saxon, pour sa part, propose une pièce son & lumière de Inn-yang E.H. Low, alors que l'espace Arts Pluriels de Réchy met en avant une œuvre de Marie Antoinette Gorret. Enfin, l'ancien salon de coiffure de Tourtemagne abrite une intervention collective d'étudiants de l'ECAV, dont certains montreront également leurs travaux de diplôme aux Halles Usego de Sierre dès jeudi prochain. CO

GENÈVE Rodin fut le premier à embrasser l'accident dans sa pratique. Une belle expo du MAH le souligne.

Sculpter la matière comme on jette un dé

L'angle est excellent. A partir de deux sculptures d'Auguste Rodin (1840-1917) présentes dans les collections du Musée d'art et d'histoire de Genève (MAH), l'institution a construit une exposition originale et passionnante, par ailleurs très élégamment accrochée, «Rodin. L'accident. L'aléatoire». On y raconte l'involontaire devenu art depuis le XIX^e siècle, autour de la pratique de l'un des pères de la sculpture moderne.

Concrètement, l'histoire remonte au *Mercur* de Jean-Louis Brian, sculpture lauréate d'une médaille d'honneur au Salon parisien de 1864. Ceci alors que cette pièce est incomplète: elle a été coulée en bronze après le décès de l'artiste, malgré de grosses imperfections – la légende dit que Brian aurait sacrifié sa couverture pour protéger l'œuvre par une nuit de grand froid, attrapant lui-même la mort. Le vers de l'accident est dans la pomme de l'art, ou plus précisément de la sculpture. Son relais principal sera bientôt l'auteur du

Penseur, artiste n'hésitant pas intégrer dans son processus créatif l'aléatoire et l'imprévu.

L'exposition, avec ses prêts importants du Musée Rodin ou du Musée d'Orsay, tourne en particulier autour de *La Muse tragique* (1890), figure du *Monument à Victor Hugo* et œuvre majeure du MAH. Son plâtre fut exposé au Musée Rath en 1896 et fit scandale, pour cause de tête déformée et de bras troué. Le critique d'art Mathias Morhardt, présent dans le parcours du MAH par un portrait de Hodler, prit sa défense, allant jusqu'à estimer dans la *Tribune de Genève* que «c'est l'une des œuvres les plus parfaites et les plus complètes qui soient sorties de la main d'un artiste». Elle sera coulée en bronze et entrera au MAH en 1897.

«La question du changement de regard sous-tend toute l'exposition», explique Laurence Madeline, co-commissaire de la proposition avec Antoinette Le Normand-Romain. Ce glis-

sement prendra d'ailleurs du temps, ce que confirme l'enthousiasme très variable qu'a eu le MAH pour sa *Muse tragique* au fil du XX^e siècle. Et comme le rappellent deux œuvres contemporaines en fin de parcours, d'ailleurs parfaitement intégrées – un bolide rouge accidenté de Bertrand Lavier (*Giulietta*, 1998) et une *Compression* (1960) de César –, les coups de main de l'aléatoire recueillent toujours autant de méfiance. Les pièces sont montrées à côté de fragments de sculptures de Rodin retrouvés dans les décombres du World Trade Center de New York.

SÉLECTION DE PHOTOS

Au-delà d'un *Homme au nez cassé* (1864), également issu de la collection du MAH, qui est un masque par accident – le gel a fait tomber la partie arrière de la tête –, l'exposition élabore son propos à partir de dizaines d'œuvres, entre marbres, bronzes, plâtres, dessins ou photos des

œuvres de Rodin. Ces dernières, pour la plupart d'Eugène Druet, ont toutes des défauts, qu'il s'agisse de surexposition, mauvais cadrage ou flou généralisé. Ce sont pourtant celles que le sculpteur a sélectionnées, soulignant son intérêt pour les apports de l'aléatoire, également très explicites dans ses aquarelles.

Un épais catalogue accompagne l'exposition, avec plusieurs textes souvent passionnants. On regrette toutefois l'absence d'une référence consistante à *Trois Stoppages-étalons* (1913) de Marcel Duchamp, avec ses formes définies par la chance à l'aide d'un fil d'un mètre. Elle marque une étape essentielle dans l'inclusion de l'involontaire dans l'art au XX^e siècle, ouvrant la voie aux arrangements aléatoires de Jean Arp et des Surréalistes, puis au Nouveau réalisme ou à Fluxus. Un oubli sans doute dû au hasard. SSG

MAH, 2 rue Charles-Galland, Genève, jusqu'au 28 septembre, ma-di 11h-18h, ☎ 021 418 26 00, www.ville-ge.ch/mah